

Pierre Corneille, *Médée*

Acte I scène 1

Pollux.

Que je sens à la fois de surprise et de joie !
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie,
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason ?

Jason.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison ;
Et pour vous rendre encor l'âme plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon second hyménée.

Pollux.

Quoi ! Médée est donc morte, ami ?

Jason.

Non, elle vit ;

Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

Pollux.

Dieux ! et que fera-t-elle ?

Jason.

Et que fit Hypsipyle,

Que pousser les éclats d'un courroux inutile ?

Elle jeta des cris, elle versa des pleurs,

Elle me souhaita mille et mille malheurs ;

Dit que j'étais sans foi, sans cœur, sans conscience,

Et lasse de le dire, elle prit patience.

Médée en son malheur en pourra faire autant :

Qu'elle soupire, pleure, et me nomme inconstant ;

Je la quitte à regret, mais je n'ai point d'excuse

Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse.

Pollux.

Créuse est donc l'objet qui vous vient d'enflammer ?

Je l'aurais deviné sans l'entendre nommer.

Jason ne fit jamais de communes maîtresses ;

Il est né seulement pour charmer les princesses,

Et haïrait l'amour, s'il avait sous sa loi

Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.

Hypsipyle à Lemnos, sur le Phase Médée,

Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possédée,

Font bien voir qu'en tous lieux, sans le secours de Mars,

Les sceptres sont acquis à ses moindres regards.

Jason.

Aussi je ne suis pas de ces amants vulgaires ;

J'accommode ma flamme au bien de mes affaires ;

Et sous quelque climat que me jette le sort,

Par maxime d'État je me fais cet effort.

Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,

Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipyle ?

Et depuis à Colchos, que fit votre Jason,

Que cajoler Médée et gagner la toison ?

Alors, sans mon amour, qu'eût fait votre vaillance ?

Eût-elle du dragon trompé la vigilance ?

Ce peuple que la terre enfantait tout armé,

Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé ?

Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,

Créuse est le sujet de mon idolâtrie ;

Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,

De relever mon sort sur les ailes d'Amour.

Pollux.

Que parlez-vous d'exil ? La haine de Pélie...

Jason.

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de sa Thessalie.

Pollux.

Il est mort !

Jason.

Écoutez, et vous saurez comment

Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.

Après six ans passés, depuis notre voyage,

Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage,

Mon père, tout caduc, émouvant ma pitié,

Je conjurai Médée, au nom de l'amitié...

Pollux.

J'ai su comme son art, forçant les destinées,

Lui rendit la vigueur de ses jeunes années :

Ce fut, s'il m'en souvient, ici que je l'appris ;

D'où soudain un voyage en Asie entrepris

Fait que, nos deux séjours divisés par Neptune,

Je n'ai point su depuis quelle est votre fortune ;

Je n'en fais qu'arriver.

Jason.

Apprenez donc de moi

Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi.

Malgré l'aversion d'entre nos deux familles,

De mon tyran Pélie elle gagne les filles,

Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus,

Que ces faibles esprits sont aisément déçus.

Elle fait amitié, leur promet des merveilles,

Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles ;

Et pour mieux leur montrer comme il est infini,

Leur étale surtout mon père rajeuni.

Pour épreuve elle égorge un bélier à leurs vues,

Le plonge en un bain d'eaux et d'herbes inconnues,

Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,

Et lui rend d'un agneau la taille et la vigueur.

Les sœurs crient miracle, et chacune ravie

Conçoit pour son vieux père une pareille envie,

Veut un effet pareil, le demande, et l'obtient ;

Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient :

Médée, après le coup d'une si belle amorce,

Prépare de l'eau pure et des herbes sans force,

Redouble le sommeil des gardes et du roi :

La suite au seul récit me fait trembler d'effroi.

À force de pitié ces filles inhumaines

De leur père endormi vont épuiser les veines :

Leur tendresse crédule, à grands coups de couteau,

Prodigue ce vieux sang, et fait place au nouveau ;

Le coup le plus mortel s'impute à grand service ;

On nomme piété ce cruel sacrifice ;

Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras

Croirait commettre un crime à n'en commettre pas.

Médée est éloquente à leur donner courage :

Chacune toutefois tourne ailleurs son visage ;

Une secrète horreur condamne leur dessein,

Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

Pollux.

À me représenter ce tragique spectacle,

Qui fait un parricide et promet un miracle,

J'ai de l'horreur moi-même, et ne puis concevoir

Qu'un esprit jusque-là se laisse décevoir.

Jason.

Ainsi mon père Eson recouvra sa jeunesse,
Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse ;
L'épouvante les prend ; Médée en raille, et fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit ;
Et pour vous épargner un discours inutile,
Acaste, nouveau roi, fait mutiner la ville,
Nomme Jason l'auteur de cette trahison,
Et pour venger son père assiège ma maison.
Mais j'étais déjà loin, aussi bien que Médée ;
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous saluons Créon, dont la bénignité
Nous promet contre Acaste un lieu de sûreté.
Que vous dirai-je plus ? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille et du père ;
Si bien que de tous deux également chéri,
L'un me veut pour son genre, et l'autre pour mari.
D'un rival couronné les grandeurs souveraines,
La majesté d'Ægée, et le sceptre d'Athènes,
N'ont rien, à leur avis, de comparable à moi,
Et banni que je suis, je leur suis plus qu'un roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le dissimule ;
Et bien que pour Créuse un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaste cependant menace d'une guerre
Qui doit perdre Créon et dépeupler sa terre ;
Puis, changeant tout à coup ses résolutions,
Il propose la paix sous des conditions.
Il demande d'abord et Jason et Médée :
On lui refuse l'un, et l'autre est accordée ;
Je l'empêche, on débat, et je fais tellement,
Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
De nouveau je l'empêche, et Créon me refuse ;
Et pour m'en consoler il m'offre sa Créuse.
Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettait ma vie avec ma loyauté ?
Car sans doute à quitter l'utile pour l'honnête,
La paix allait se faire aux dépens de ma tête ;
Le mépris insolent des offres d'un grand roi
Aux mains d'un ennemi livrait Médée et moi.
Je l'eusse fait pourtant, si je n'eusse été père :
L'amour de mes enfants m'a fait l'âme légère ;
Ma perte était la leur ; et cet hymen nouveau
Avec Médée et moi les tire du tombeau :
Eux seuls m'ont fait résoudre, et la paix s'est conclue.

Pollux.

Bien que de tous côtés l'affaire résolue
Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,
Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude ;
Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
Il faut craindre après tout son courage offensé :
Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses charmes.

Jason.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes ;
Mais son bannissement nous en va garantir.

Pollux.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

Jason.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

Pollux.

La termine le ciel comme je le souhaite !
Permettez cependant qu'afin de m'acquitter,
J'aie trouver le roi pour l'en féliciter.

Jason.

Je vous y conduirais, mais j'attends ma princesse
Qui va sortir du temple.

Pollux.

Adieu : l'amour vous presse,
Et je serais marri qu'un soin officieux
Vous fit perdre pour moi des temps si précieux.

Acte II, scène 4

Jason, Créuse, Cléone.

Jason.

Que ne vous dois-je point pour cette préférence,
Où mes désirs n'osaient porter mon espérance !
C'est bien me témoigner un amour infini,
De mépriser un roi pour un pauvre banni !
À toutes ses grandeurs préférer ma misère !
Tourner en ma faveur les volontés d'un père !
Garantir mes enfants d'un exil rigoureux !

Créuse.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux ?
La fortune a montré dedans votre naissance
Un trait de son envie, ou de son impuissance ;
Elle devait un sceptre au sang dont vous naissez,
Et sans lui vos vertus le méritaient assez.
L'amour, qui n'a pu voir une telle injustice,
Supplée à son défaut, ou punit sa malice,
Et vous donne, au plus fort de vos adversités,
Le sceptre que j'attends, et que vous méritez.
La gloire m'en demeure ; et les races futures,
Comptant notre hyménée entre vos aventures,
Vanteront à jamais mon amour généreux,
Qui d'un si grand héros rompt le sort malheureux.
Après tout, cependant, riez de ma faiblesse ;
Prête de posséder le phénix de la Grèce,
La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux ;
Mon caprice, à son lustre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie ;
C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés,
Pour le prix des enfants que je vous ai sauvés.

Jason.

Que ce prix est léger pour un si bon office !
Il y faut toutefois employer l'artifice :
Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille afin de vous l'offrir ;
Des trésors dont son père épuise la Scythie,
C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

Créuse.

Qu'elle a fait un beau choix ! jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartés du soleil ;
Les perles avec l'or confusément mêlées,
Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un mélange divin éblouissent les yeux ;
Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.
Pour moi, tout aussitôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la toison dorée ;
Et fussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus presque envie aussitôt que de vous.
Pour apaiser Médée et réparer sa perte,
L'épargne de mon père entièrement ouverte
Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,
Pourvu que cette robe et Jason soient à moi.

Jason.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise.
Je vais chercher Nérine, et par son entremise

Obtenir de Médée avec dextérité
 Ce que refuserait son courage irrité.
 Pour elle, vous savez que j'en fais les approches,
 J'aurais peine à souffrir l'orgueil de ses reproches ;
 Et je me connais mal, ou dans notre entretien
 Son courroux s'allumant allumerait le mien.
 Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage,
 Jusques à supporter sans réplique un outrage ;
 Et ce seraient pour moi d'éternels déplaisirs
 De reculer par là l'effet de vos désirs.
 Mais sans plus de discours, d'une maison voisine
 Je vais prendre le temps que sortira Nérine.
 Souffrez, pour avancer votre contentement,
 Que malgré mon amour je vous quitte un moment.
 Cléone.
 Madame, j'aperçois venir le roi d'Athènes.
 Créuse.
 Allez donc, votre vue augmenterait ses peines.
 Cléone.
 Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.
 Créuse.
 Ma bouche accortement saura s'en acquitter.

Acte V, scène 5 à 7 (fin de la pièce)

Jason, Créuse, Cléone, Theudas.

Jason.

Que vois-je ici, grands dieux ! quel spectacle d'horreur !
 Où que puissent mes yeux porter ma vue errante,
 Je vois ou Créon mort, ou Créuse mourante.
 Ne t'en va pas, belle âme, attends encore un peu,
 Et le sang de Médée éteindra tout ce feu ;
 Prends le triste plaisir de voir punir son crime,
 De te voir immoler cette infâme victime ;
 Et que ce scorpion, sur la plaie écrasé,
 Fournisse le remède au mal qu'il a causé.

Créuse.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue :
 Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta vue,
 Souffre que j'en jouisse en ce dernier moment :
 Mon trépas fera place à ton ressentiment ;
 Le mien cède à l'ardeur dont je suis possédée ;
 J'aime mieux voir Jason que la mort de Médée.
 Approche, cher amant, et retiens ces transports :
 Mais garde de toucher ce misérable corps ;
 Ce brasier, que le charme ou répand ou modère,
 A négligé Cléone, et dévoré mon père :
 Au gré de ma rivale il est contagieux.
 Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux :
 Empêche les plaisirs qu'elle attend de ta peine ;
 N'attire point ces feux esclaves de sa haine.
 Ah, quel âpre tourment ! quels douloureux abois !
 Et que je sens de morts sans mourir une fois !

Jason.

Quoi ! vous m'estimez donc si lâche que de vivre,
 Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre ?
 Ma reine, si l'hymen n'a pu joindre nos corps,
 Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux morts ;
 Et l'on verra Caron passer chez Rhadamante,
 Dans une même barque, et l'amant et l'amante.
 Hélas ! vous recevez, par ce présent charmé,
 Le déplorable prix de m'avoir trop aimé ;
 Et puisque cette robe a causé votre perte,
 Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
 Quoi ! ce poison m'épargne, et ces feux impuissants
 Refusent de finir les douleurs que je sens !

Il faut donc que je vive, et vous m'êtes ravie !
 Justes dieux ! quel forfait me condamne à la vie ?
 Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour
 Que de la voir mourir, et de souffrir le jour ?
 Non, non ; si par ces feux mon attente est trompée,
 J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée ;
 Et l'exemple du roi, de sa main transpercé,
 Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,
 Instruit suffisamment un généreux courage
 Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

Créuse.

Si Créuse eut jamais sur toi quelque pouvoir,
 Ne t'abandonne point aux coups du désespoir.
 Vis pour sauver ton nom de cette ignominie
 Que Créuse soit morte, et Médée impunie ;
 Vis pour garder le mien en ton cœur affligé,
 Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.
 Adieu : donne la main ; que, malgré ta jalouse,
 J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
 Ah, douleurs ! C'en est fait, je meurs à cette fois,
 Et perds en ce moment la vie avec la voix.
 Si tu m'aimes...

Jason.

Ce mot lui coupe la parole ;
 Et je ne suivrai pas son âme qui s'envole !
 Mon esprit, retenu par ses commandements,
 Réserve encor ma vie à de pires tourments !
 Pardonne, chère épouse, à mon obéissance ;
 Mon déplaisir mortel défère à ta puissance,
 Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
 De peur de te déplaire, il n'ose m'étouffer.
 Ne perdons point de temps, courons chez la sorcière
 Délivrer par sa mort mon âme prisonnière.
 Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps :
 Contre tous ses démons mes bras sont assez forts,
 Et la part que votre aide aurait en ma vengeance
 Ne m'en permettait pas une entière allégeance.
 Préparez seulement des gênes, des bourreaux ;
 Devenez inventifs en supplices nouveaux,
 Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe,
 Que son coupable sang leur vaille une hécatombe ;
 Et si cette victime, en mourant mille fois,
 N'apaise point encor les mânes de deux rois,
 Je serai la seconde ; et mon esprit fidèle
 Ira gêner là-bas son âme criminelle,
 Ira faire assembler pour sa punition
 Les peines de Titye à celle d'Ixion.
*(Cléone et le reste emportent le corps de Créon et de
 Créuse, et Jason continue seul.)*
 Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice ?
 Elle m'est un plaisir, et non pas un supplice.
 Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,
 C'est rejoindre Créuse, et non pas la venger.
 Instruments des fureurs d'une mère insensée,
 Indignes rejets de mon amour passée,
 Quel malheureux destin vous avait réservés
 À porter le trépas à qui vous a sauvés ?
 C'est vous, petits ingrats, que, malgré la nature,
 Il me faut immoler dessus leur sépulture.
 Que la sorcière en vous commence de souffrir ;
 Que son premier tourment soit de vous voir mourir.
 Toutefois qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mère ?

Scène 6

Médée, Jason.

Médée, en haut sur un balcon.

Lâche, ton désespoir encore en délibère ?
Lève les yeux, perfide, et reconnais ce bras
Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats ;
Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs âmes,
Et noyer dans leur sang les restes de nos flammes.
Heureux père et mari, ma fuite et leur tombeau
Laissent la place vide à ton hymen nouveau.
Réjouis-t'en, Jason, va posséder Créuse :
Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse ;
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
De reproches secrets à ton manque de foi.

Jason.

Horreur de la nature, exécration tigresse !

Médée.

Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse :
À cet objet si cher tu dois tous tes discours ;
Parler encore à moi, c'est trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares aventures,
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

Jason.

Quoi ! tu m'oses braver, et ta brutalité
Pense encore échapper à mon bras irrité ?
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

Médée.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faisait ta force, et tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

Jason.

Ah ! c'est trop en souffrir ; il faut qu'un prompt supplice
De tant de cruautés à la fin te punisse.

Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison ;
Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

Médée, *en l'air dans un char tiré par deux dragons*

Que sert de t'emporter à ces vaines furies ?
Épargne, cher époux, des efforts que tu perds ;
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts ;
C'est par là que je fuis, et que je t'abandonne
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suis-moi, Jason, et trouve en ces lieux désolés
Des postillons pareils à mes dragons ailés.
Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi, de grâce, m'a donnée ;
Mes désirs sont contents. Mon père et mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis ;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure : apprends à connaître ta femme,
Souviens-toi de sa fuite, et songe, une autre fois,
Lequel est plus à craindre ou d'elle ou de deux rois.

Scène 7

Jason.

Ô dieux ! ce char volant, disparu dans la nue,
La dérobe à sa peine, aussi bien qu'à ma vue ;
Et son impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mon ressentiment.
Créuse, enfants, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je, désormais, chercher quelque allégeance ?
Où suivre l'inhumaine, et dessous quels climats
Porter les châtiments de tant d'assassinats ?
Va, furie, exécration, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre.
J'apprendrai ton séjour de tes sanglants effets,
Et te suivrai partout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite,
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite,

Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever,
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver ?
Malheureux, ne perds point contre une telle audace
De ta juste fureur l'impuissante menace ;
Ne cours point à ta honte, et fuis l'occasion
D'accroître sa victoire et ta confusion
Misérable ! perfide ! ainsi donc ta faiblesse
Épargne la sorcière, et trahit ta princesse !
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses désirs,
Et ton obéissance à ses derniers soupirs ?
Venge-toi, pauvre amant, Créuse le commande ;
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande ;
Écoute les accents de sa mourante voix,
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.
À qui sait bien aimer il n'est rien d'impossible.
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
Tigresse, tu mourras ; et malgré ton savoir,
Mon amour te verra soumise à son pouvoir ;
Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine :
Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma haine.
Mais quoi ! je vous écoute, impuissantes chaleurs !
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le ciel s'est gardée,
C'est préparer encore un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras,
Et punis-toi, Jason, de ne la punir pas.
Vains transports, où sans fruit mon désespoir s'amuse,
Cessez de m'empêcher de rejoindre Créuse.
Ma reine, ta belle âme, en partant de ces lieux,
M'a laissé la vengeance, et je la laisse aux dieux ;
Eux seuls, dont le pouvoir égale la justice,
Peuvent de la sorcière achever le supplice.
Trouve-le bon, chère ombre, et pardonne à mes feux
Si je vais te revoir plus tôt que tu ne veux.
(*Il se tue.*)